

## KABYRE, COLOSSE, CROCODILE: IMAGES DE VICTOR HUGO DANS LA CORRESPONDANCE DE FLAUBERT

ILDIKÓ LŐRINSZKY

ELTE Francia Tanszék  
lorinszky@drotposta.hu

The author of this study points out that Victor Hugo was the person Flaubert dealt most with in his Correspondence. The contradictory images of Hugo in the letters of his younger colleague form altogether a very complex way of approach to both writers. In this way the study shows the evolution of Flaubert's esthetic sense in comparison with the works of "père Hugo".

Brèves annotations de lectures, modèle et contre-exemple pour une conception esthétique qui s'esquisse au fil des pages, comptes rendus de rencontres personnelles: les références à Victor Hugo traversent toute la Correspondance de Flaubert. La première évocation date de 1835 (le futur romancier a quatorze ans),<sup>1</sup> la dernière est de fin avril 1880: Hugo a encore cinq ans devant lui, Flaubert à peine deux semaines.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> „Lagrange est un de ces hommes à la haute pensée, Lagrange c'est le fils du siècle comme Napoléon et V. Hugo. C'est l'homme de la poésie, de la réaction, l'homme du siècle, c'est-à-dire l'objet de la haine, de la malédiction et de l'envie; il est proscrit dans ce siècle, il sera Dieu dans l'autre.” (à Ernest Chevalier, 24 août 1835, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 1, pp. 21–22).

<sup>2</sup> „Je te dirai ce que je pense des œuvres de tes collègues. Hennique a raté un bien beau sujet. Cécil parle de ce qu'il ignore absolument: la corruption de l'empire; comme *tous ceux*, du reste, qui traitent cette matière, à commencer par le père Hugo.” (à Guy de Maupassant, Croisset, vers le 25 avril 1880, *Corr.*, Paris, Conard, tome IX, p. 29). La mort subite de Flaubert est survenue le 8 mai 1880.

Il y a peu d'auteurs contemporains qui occupent une place si importante dans cet ensemble gigantesque de lettres; et peu d'auteurs, de façon générale, qui puissent mettre en valeur, autant que Hugo, le statut particulier de ce corpus qui devient facilement victime des abus de la critique.

Dans la Correspondance de Flaubert, les passages évoquant Hugo présentent une image complexe, avec des éléments qui, au premier abord, peuvent paraître contradictoires. En fait, les composantes de cette image d'ensemble sont autant d'images en mouvement reliant deux œuvres en évolution, deux itinéraires parallèles. Privées de leurs contextes, elles ne peuvent pas être saisies dans toutes leurs complexités. Pour mesurer l'intérêt de ces éléments qui constituent une véritable unité dans la diversité, pour comprendre la logique interne qui assure leur cohérence, il est indispensable de respecter la chronologie de leurs apparitions successives.

#### LE PORTRAIT DU GRAND HOMME

Dans la Correspondance de Flaubert, l'une des premières images de Victor Hugo est un vrai portrait esquissé à la demande de sa sœur Caroline:

„Tu t'attends à des détails sur V. Hugo. Que veux-tu que je t'en dise? C'est un homme qui a l'air comme un autre, d'une figure assez laide et d'un extérieur assez commun. Il a de magnifiques dents, un front superbe, pas de cils ni sourcils. Il parle peu, a l'air de s'observer et de ne vouloir rien lâcher. Il est très poli et un peu guindé. J'aime beaucoup le son de sa voix. J'ai pris plaisir à le contempler de près; je l'ai regardé avec étonnement, comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce qui était parti de cet homme-là assis alors à côté de moi sur une petite chaise, et fixant mes yeux sur sa main droite qui a écrit tant de belles choses. C'était là pourtant l'homme qui m'a le plus fait battre le cœur depuis que je suis né, et celui peut-être que j'aimais le mieux de tous ceux que je ne connais pas. On a parlé de supplices, de vengeances, de voleurs, etc. C'est moi et le grand homme qui avons le plus causé; je ne me souviens plus si j'ai dit des choses bonnes ou bêtes. Mais j'en ai dit d'assez nombreuses. Comme tu vois, je vais assez souvent chez les Pradier; c'est une maison que j'aime beaucoup, où l'on n'est pas gêné et qui est tout à fait *dans mon genre*.”<sup>3</sup>

Le passage cité est de 1843. C'est chez les mêmes Pradier que Flaubert rencontrera, trois ans plus tard, Louise Colet, future maîtresse et

---

<sup>3</sup> Lettre à sa sœur Caroline, dimanche soir, Paris, 3 décembre 1843, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 1, pp. 195–196.

Muse mal aimée. Louise Darcet était la femme de James (Jean-Jacques) Pradier. Ses mémoires, écrits sous le pseudonyme de Madame Ludovica, ont été retrouvés dans les dossiers de Flaubert, et avaient fourni l'une des sources documentaires de *Madame Bovary*.<sup>4</sup> De son côté, le sculpteur James Pradier est le père de la fille de Juliette Drouet, Claire, morte en 1846, à peine trois ans après l'accident de Villequier (la noyade de Léopoldine), et à qui Victor Hugo portait une affection paternelle.<sup>5</sup>

La lettre adressée à Caroline, malgré le ton qui se voudrait léger sinon blasé, peut difficilement cacher le plaisir immense qu'éprouvait le jeune Rouennais d'avoir aperçu le poète en grandeur nature, la fierté d'avoir pu lui adresser la parole. Chef de file du romantisme, Hugo fait partie intégrante de l'éducation littéraire de Flaubert adolescent. Selon une lettre adressée à Ernest Chevalier en 1837, il donnerait „toute la science des bavards passés, présents, futurs, toute la sottise érudition des éplucheurs, équarisseurs, philosophes, romanciers, chimistes, épiciers, académiciens, pour deux vers de Lamartine ou de Victor Hugo.”<sup>6</sup> Dans un autre passage, l'auteur de *Notre-Dame* est comparé à Racine, à Calderon, à Lope de Vega.<sup>7</sup> Il fait partie de ceux qui, de leur vivant, ont obtenu le gain de l'immortalité:

„Vivent les poètes, vivent ceux-là qui nous consolent dans les mauvais jours, qui nous caressent, qui nous embrasent. Il y a plus de vérité dans une scène de Shakespeare, dans une ode d'Horace ou d'Hugo, que dans tout Michelet, tout Montesquieu, tout Robertson.”<sup>8</sup>

Cependant, à l'opposé de beaucoup d'autres, comme Musset, Lamartine, voire même Byron, qui devront traverser un véritable purgatoire aboutissant parfois à une dépréciation considérable ou un rejet sans retour, Hugo restera tout au long une référence incontournable.<sup>9</sup> Dans les années 1830, l'artiste, au sommet de sa gloire facilement et rapidement acquise, a exercé une influence profonde sur Flaubert, et il est presque sûr que cette

<sup>4</sup> Cf. Flaubert, G., *Madame Bovary*, édition établie par Claudine Gothot-Mersch, Paris, Bordas, Classiques Garnier, 1990, Introduction, pp. XVII-XIX.

<sup>5</sup> Henri Peyre, *Hugo*, Paris, P.U.F., Collection SUP, 1972, p. 9.

<sup>6</sup> Lettre du 24 juin 1837, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 1, pp. 24–25.

<sup>7</sup> Lettre à Ernest Chevalier, jeudi 13 septembre 1838, *Corr.*, éd. cit., tome 1, pp. 27–28.

<sup>8</sup> Lettre à Ernest Chevalier, Rouen, vendredi, 31 mai 1839, *Corr.*, éd. cit., tome 1, p. 45.

<sup>9</sup> Cette expression datant de 1837 se retrouve presque mot à mot dans une lettre adressée à George Sand, après le 20 décembre 1875: „Je donnerais toutes les légendes de Gervain pour certaines expressions et coups de maître comme l'ombre était *nuptiale*, auguste et solennelle”, de Victor Hugo, ou ceci du président de Montesquieu: „Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus. Il était terrible dans sa colère. Elle le rendait cruel. Enfin, je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.” (*Corr.*, Paris, Conard, tome VII, pp. 281–282).

admiration d'adolescent était teintée d'un désir secret d'identification. Le collégien rouennais voulait-il „être Victor Hugo ou rien”? Sur ce point, on est limité à des suppositions, aucun apocryphe n'a été sanctifié par l'histoire littéraire. Ce qui est sûr, c'est que plus tard, à partir du moment où les idées esthétiques de Flaubert commencent à se préciser et à trouver leur place dans une conception autonome, cette admiration sans réserve se transformera en fascination, au sens propre du terme: Hugo attirera toujours, mais par une ambivalence profonde, par une altérité radicale.

Dans ce que l'on appelle la période de la maturité chez Flaubert, il serait difficile de trouver un artiste dont les idées esthétiques, dont les convictions politiques seraient si loin des siennes que celles de Hugo, et pourtant: peu importent les grognements et les cris de rage, la déception causée par la bêtise du grand homme qui risque d'étouffer l'artiste en faveur du démagogue ou de l'orateur... Pour Flaubert, Hugo reste le poète, le seul véritable poète de son siècle, siècle qui a perdu le sens du beau, et le seul à qui il accorde, parmi ses contemporains, l'attribut de „génie”.

Il va de soi qu'aux yeux du romancier, toute la production littéraire de Hugo ne peut pas être placée sur la même échelle de valeurs. Cependant, son œuvre est présente dans la Correspondance comme une toile de fond, tantôt éclatante, tantôt effacée, tout comme la figure du poète elle-même, dans sa proximité ou dans son éloignement à la fois physique et psychologique. Du grand homme observé de près dans un Salon parisien au vieillard à la personnalité touchante, la Correspondance de Flaubert contient un certain nombre de passages présentant Hugo à Paris, avant et après l'exil, poète ou homme politique parmi ses semblables, homme parmi les hommes. Mais on peut remarquer que même ces évocations apparemment simples tendent à se transformer et à figer la figure du poète dans une sorte de tableau, à transfigurer l'homme en monument, en œuvre d'art. Cette tendance semble particulièrement révélatrice dans les lettres échangées entre Hugo, Colet et Flaubert pendant la période de l'exil: les petits services rendus à l'exilé s'accompagnent de confessions qui finissent par créer une étrange proximité dans la distance. Distance à plusieurs degrés car la distance concrète, physique, topographique est une distance hautement symbolique: bien que les lettres de Flaubert formulent parfois des critiques et témoignent d'une estime réticente à l'égard du poète exilé,<sup>10</sup> il est sous-entendu que Hugo, dans son île ou ailleurs, est un

<sup>10</sup> Voir la lettre à Louise Colet, Croisset, mercredi, minuit et demi, jeudi 22 septembre 1853: „Voici enfin un envoi du Grand Crocodile! [...] Tu verras un discours dont j'ai le double et qui me paraît un peu raide. J'ai peur que le grand homme ne finisse par s'abêtir là-bas, dans sa haine. [...] Dans sa lettre à moi, il me dit qu'il *exige* la correspondance, et il qualifie mes lettres des „plus spirituelles et des plus nobles du monde”. J'ai envie maintenant de lui écrire tout ce que je pense. Le blesserai-je? Mais

homme exceptionnel et plus que cela: Kabyre, Colosse, dieu marin, une créature surhumaine à la dimension de son œuvre.

Dans les lettres de cette période, la figure de Hugo se rattache à l'océan. Coïncidence singulière ou anticipation prometteuse, cette image évoque les réflexions de Victor Hugo qui, dans son *William Shakespeare*, relie l'océan à la figure du génie:

„Il y a des hommes océans en effet. Ces ondes, ce flux et ce reflux, ce va-et-vient terrible, ce bruit de tous les souffles, ces noirceurs et ces transparences, ces végétations propres au gouffre, cette démagogie des nuées en plein ouragan, ces aigles dans l'écume, ces merveilleux levers d'astres répercutés dans on ne sait quel mystérieux tumulte par des millions de cimes lumineuses, têtes confuses de l'innombrable, ces grandes foudres errantes qui semblent guetter, ces sanglots énormes, ces monstres entrevus, ces nuits de ténèbres coupées de rugissements, ces furies, ces frénésies, ces tourmentes, ces roches, ces naufrages, ces flottes qui se heurtent, ces tonnerres humains mêlés aux tonnerres divins, ce sang dans l'abîme; puis ces grâces, ces douceurs, ces fêtes, ces gaies voiles blanches, ces bateaux de pêche, ces chants dans le fracas, ces ports splendides, ces fumées de la terre, ces villes à l'horizon, ce bleu profond de l'eau et du ciel, cette âcreté utile, cette amertume qui fait l'assainissement de l'univers, cet âpre sel sans lequel tout pourrirait; ces colères et ces apaisements, ce tout dans un, cet inattendu dans l'immuable, ce vaste prodige de la monotonie inépuisablement variée, ce niveau après ce bouleversement, ces enfers et ces paradis de l'immensité éternellement émue, cet infini, cet insondable, tout cela peut être dans un esprit, et alors cet esprit s'appelle génie, et vous avez Eschyle, vous avez Isaïe, vous avez Juvénal, vous avez Dante, vous avez Michel-Ange, vous avez Shakespeare, et c'est la même chose de regarder ces âmes ou de regarder l'océan.”<sup>11</sup>

On peut se demander si Flaubert aurait énuméré les mêmes noms dans son propre catalogue d'„hommes océans”. Mais il aurait sûrement sous-

---

je ne peux pourtant lui laisser croire que je suis républicain, que j'admire le peuple, etc. – Il y a une mesure à prendre entre la grossièreté et la franchise que je trouve difficile. Qu'en dis-tu?” (*Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 436). Voir encore: „*Stella* m'a semblé beau? Il m'envoie une autre pièce stupide.” (à Louise Colet, dimanche soir, 15 janvier 1854, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 509). Cf. lettre à la même, du 23 mars 1854: „Je n'ai que le temps de t'envoyer une partie de l'envoi du Crocodile. – Car je viens d'égarer sur ma table 2 pièces de vers détachées de son volume. [...] Il me cadotte de deux discours politiques fort piètres de fond et de forme. Décidément, il tourne au ganachisme avec ses rabâchages perpétuels. Je te les enverrai. [...] – Il se fout de moi, le grand homme: il m'appelle „cher et honorable *concitoyen*”. (*Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 539).

<sup>11</sup> Victor Hugo, *William Shakespeare* [Hauteville-House, 1864], Paris, Flammarion, Nouvelle Bibliothèque Romantique, 1973, Première Partie, Livre premier, p. 38.

signé: et vous avez Michel-Ange, vous avez Shakespeare, vous avez Victor Hugo. Pour lui, ces derniers étaient incontestablement de la même famille:

„Il ne faut pas grande malice pour faire de la critique! On peut juger de la bonté d'un livre à la vigueur des coups de poing qu'il vous a donnés et à la longueur de temps qu'on est ensuite à en revenir. Aussi, comme les grands maîtres sont excessifs! Ils vont jusqu'à la dernière limite de l'idée. [...] Voir tout Shakespeare [...], et le dernier des gens de la famille, ce vieux père Hugo. [...] Je crois que le plus grand caractère du génie est, avant tout, *la force*. Donc ce que je déteste le plus dans les arts, ce qui me crispe, c'est l'*ingénieux*, l'esprit. Quelle différence d'avec le mauvais goût qui, lui, est une bonne qualité dévoyée. Car pour avoir ce qui s'appelle du mauvais goût, il faut avoir de la poésie dans la cervelle.”<sup>12</sup>

Cette généalogie met en valeur l'une des distinctions marquantes des développements esthétiques de Flaubert, dans lesquels le génie est exempt des contraintes qui s'imposent aux artistes soucieux du style. Par rapport à ces humbles artisans qui enfilent minutieusement les perles de leurs colliers, le génie est l'exception qui confirme la règle:

„Ce qui distingue les grands génies, c'est la généralisation et la création. [...] Ils n'ont pas besoin de faire du style, ceux-là; ils sont forts en dépit de toutes les fautes, et à cause d'elles. – Mais nous, les petits, nous ne valons que par l'exécution achevée. Hugo, en ce siècle, enfoncera tout le monde, quoiqu'il soit plein de mauvaises choses. Mais quel souffle! quel souffle! – Je hasarde ici une proposition que je n'oserais dire nulle part, c'est que les très grands hommes écrivent souvent fort mal. – Et tant mieux pour eux. Ce n'est pas là qu'il faut chercher l'art de la forme mais chez les seconds (Horace, La Bruyère, etc.). Il faut savoir les maîtres par cœur, les idolâtrer, tâcher de penser comme eux, et puis s'en séparer pour toujours.”<sup>13</sup>

D'un autre côté, l'extrait cité de *William Shakespeare* rappelle de nombreux passages flaubertiens qui comparent les chefs-d'œuvre aux productions de la nature:

„Ce qui me semble [...] le plus haut dans l'Art (et le plus difficile), ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, [...] mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de *faire rêver*. Aussi les très belles œuvres ont ce

<sup>12</sup> Lettre à Louise Colet, Croisset, vendredi soir, 15 juillet 1853, *Corr.*, éd. cit., t. 2, pp. 385–386.

<sup>13</sup> Lettre à Louise Colet, Croisset, samedi soir, 25 septembre 1852, *Corr.*, éd. cit., t. 2, p. 164.

caractère. Elles sont sereines d'aspect et incompréhensibles. Quant au procédé, elles sont immobiles comme des falaises, houleuses comme l'Océan, pleines de frondaisons, de verdure et de murmures comme des bois, tristes comme le désert, bleues comme le ciel. Homère, Rabelais, Michel-Ange, Shakespeare, Goethe m'apparaissent *impitoyables* Cela est sans fond, infini, multiple."<sup>14</sup>

Hugo dans son île, Hugo homme océan: dans les années 1850, les éléments apparemment fortuits d'une histoire personnelle finissent par rejoindre le rêve, l'intuition poétique.

### LE GRAND CROCODILE

*„lui, le suprême alligator, qui est là-bas dans ses ondes amères”<sup>15</sup>*

Au début des années 1850, une relation particulière se tisse entre Hugo à Jersey, Louise Colet, poétesse mêlée aux péripéties nombreuses de la vie littéraire parisienne, et Flaubert inconnu, travaillant à son premier roman destiné à être publié. Le romancier qui passe la plupart de son temps dans sa demeure à Croisset, organise un procédé sûr et efficace pour recevoir et transmettre les envois de l'exilé. Dans une lettre adressée à Louise Colet, le 27 mars 1853, il explique les démarches à suivre:

„Tu recevras dans la prochaine [lettre] celle du grand homme (qui est vraiment charmant), puisque tu y tiens. Mais ces voyages de papiers semblables sont bien inutiles et de telles choses ne devraient pas rester longtemps dans tes mains. [...] Je crois aussi qu'il serait plus prudent que je reçusse ses lettres de Londres directement. Encore cinq ou six envois et le timbre seul mettra sur la piste; on les ouvrira; elles seront gobées. De Londres, au contraire, c'est trop vague, heureusement. Il faudrait donc, je crois, qu'il les y envoyât, comme tu peux les y envoyer. Il y aurait une double enveloppe. La lettre même, partant de lui, serait à mon adresse et enveloppée dans une autre à la désignation de Mme Farmer, laquelle l'ouvrirait et remettrait une seconde enveloppe à moi adressée; de même que pour toi, tu m'enverrais tes lettres, je *les*

<sup>14</sup> Lettre à Louise Colet, 26 août 1853, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 417. Cf. „Les chefs-d'œuvre sont bêtes. – Ils ont la mine tranquille comme les productions mêmes de la nature, comme les grands animaux et les montagnes.” (à Louise Colet, 27 juin 1852, *Corr.*, éd. cit., t. 2, p. 119).

<sup>15</sup> Lettre à Louise Colet, Croisset, samedi minuit, 2 juillet 1855, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 369.

enfermerais à l'adresse de Mme Farmer qui, à Londres, l'ouvrirait et la jetterait à la poste. [...] J'aime mieux avoir recours à Mme Farmer qu'à tout autre."<sup>16</sup>

Mme Farmer n'est autre que Miss Jane, l'ancienne institutrice de la nièce de Flaubert<sup>17</sup> Celui-ci proposera le même arrangement à Victor Hugo dans sa lettre du 2 juin 1853. Pour la période 1853–1854, on dispose de douze lettres de Victor Hugo à Flaubert,<sup>18</sup> contre deux lettres de celui-ci à l'exilé. L'un des plus beaux hommages rendus à Hugo date également de cette période:

„L'exil, du moins, vous épargne la vue. Ah! si vous saviez dans quelles immondices nous nous enfonçons! Les infamies particulières découlent de la turpitude politique et l'on ne peut faire un pas sans marcher sur quelque chose de sale. L'atmosphère est lourde de vapeurs nauséabondes. De l'air! de l'air! Aussi j'ouvre la fenêtre et je me tourne vers vous. J'écoute passer les grands coups d'ailes de votre Muse et j'aspire, comme le parfum des bois, ce qui s'exhale des profondeurs de votre style. Et d'ailleurs, Monsieur, vous avez été dans ma vie une obsession charmante, un long amour; il ne faiblit pas. Je vous ai lu durant des veillées sinistres et, au bord de la mer, sur des plages douces, en plein soleil d'été. Je vous ai emporté en Palestine, et c'est vous encore qui me consoliez, il y a dix ans, quand je mourais d'ennui dans le Quartier Latin. Votre poésie est entrée dans ma constitution comme le lait de ma nourrice. Tel de vos vers reste à jamais dans mon souvenir, avec toute l'importance d'une aventure."<sup>19</sup>

<sup>16</sup> *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 280.

<sup>17</sup> Voir la note de Jean Bruneau dans son édition de la *Correspondance* de Flaubert, éd. cit., tome 2, p. 1150, note n° 5.

<sup>18</sup> D'autre part, Hugo a envoyé à Flaubert de nombreux poèmes ou discours, destinés à être diffusés en France, parmi lesquels *Les Châtiments*, envoyés page à page (*Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 1148, lettre de Victor Hugo à Flaubert, du 12 janvier 1854). Cf. documents transcrits et publiés par Jean Bruneau, voir *Corr.*, éd. cit., tome 2, pp. 1146–1149. De même, Hugo fait cadeau à Flaubert d'un de ses portraits. Cf. „Je commençais à être inquiet de cet envoi qui n'arrivait pas; mais je l'ai reçu intact et avec le bon timbre. Y était inclus à mon adresse un billet charmant et point poseur, ce qui m'a étonné, avec son portrait vu de profil. Je crois que le fils a une rage des portraits et que c'est là un moyen de les placer. N'ayant pas de modèle, il fait son père à satiété [...]. N'importe, c'est bien gracieux pour moi et je le garde précieusement. Comme cela m'aurait rendu fou, jadis!” (Lettre à Louise Colet, Croisset, samedi minuit, 2 juillet 1855, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 369).

<sup>19</sup> Lettre à Victor Hugo, 15 juillet 1853, *Corr.*, éd. cit., tome 2, pp. 382–383.



S'expliquant à Louise Colet, Flaubert qualifie cette lettre de „monumentale et de montée („trop peut-être”,<sup>20</sup> remarque-t-il en juge sévère). En effet, la confession à Hugo est formulée en pleine période d'exercices de style: Flaubert travaille à ses Comices agricoles, l'une des scènes les plus raffinées de *Madame Bovary*.

À travers ces échanges triangulaires, Flaubert commence à connaître de plus près Hugo l'homme, les chicanes de sa vie quotidienne, les conditions de l'exil, son isolation et, surtout, ses problèmes de famille agaçants. L'analyse que le romancier en fait à Louise Colet, révèle une empathie profonde, ainsi qu'une volonté de comprendre qui tient toutefois à rester impartial, fidèle aux principes selon lesquels l'art et l'activité politique sont difficiles à concilier. D'un autre côté, dans les embarras de la vie sentimentale du poète, Flaubert semble retrouver sa propre angoisse, voire confirmer ses phobies concernant l'incompatibilité entre vie familiale et création:

„Mais sais-tu qu'il se dessine comme un très bon homme, le père Hugo? Cette longue tendresse pour sa vieille Juliette m'attendrit. J'aime les passions longues et qui traversent patiemment et en droite ligne tous les courants de la vie, comme de bons nageurs, sans dévier. Il n'y a pas de meilleur père de famille, puisqu'il écrit à la maîtresse de son fils de venir habiter avec eux! C'est bien humain cela! et peu posé. (J'aurais eu un fils, que j'aurais pris grand plaisir à lui procurer des femmes et celles qu'il eût aimées surtout.) Pourquoi a-t-il affiché parfois une morale si bête et qui l'a tant rétréci? Pourquoi la politique? Pourquoi l'Académie? Les idées reçues! l'imitation, etc. Les réflexions que tu m'envoies sur tout cela sont justes et j'en tire la conclusion que ce grand homme doit être très seul dans sa famille. [...] Il doit avoir de bonnes tristesses là-bas, avec sa femme qui l'embête, Vacquerie, qui l'admire (comme le Wagner de Faust) et ses fils, petits lionçonneaux qui regrettent le boulevard. Ah! pourquoi se marier? pourquoi accepter la vie quand on est créé par Dieu pour la juger, c'est-à-dire pour la peindre?”<sup>21</sup>

Dans les lettres adressées à Louise Colet, Hugo, souvent évoqué, reçoit un surnom particulier: il est le Grand Crocodile, le Suprême Alligator. On ne connaît pas la raison de ce choix, les lettres disponibles n'expliquent pas comment et quand cette appellation, pour le moins étonnante, surgit et se codifie entre Colet et Flaubert. Dans la Correspondance de ce dernier, ce sont les critiques qui sont traités parfois de crocodiles, mais dans ce contexte, la connotation négative du surnom est sans équivoque, alors que dans les

<sup>20</sup> Lettre à Louise Colet, Croisset, vendredi soir, 15 juillet 1853, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 386.

<sup>21</sup> Lettre à Louise Colet, 21 mai 1853, *Corr.*, éd. cit., tome 2, pp. 330–331.

passages évoquant Hugo, le ton est marqué par une sympathie profonde: ni l'ironie ni la moquerie ne peuvent cacher le fond d'estime et d'admiration.

Il convient donc de chercher une autre explication. L'alligator, naturellement en rapport avec l'eau, est considéré en Occident comme un animal particulièrement vorace. Le crocodile dévorateur pourrait faire allusion aux performances légendaires de Hugo (entre autres, sexuelles, aspect qui n'est pas ignoré dans les lettres échangées entre Colet et Flaubert). D'autre part, Flaubert, grand amateur de mythologies et de religions orientales, ne pouvaient rester insensible au charme exercé par cet animal participant du monstrueux et du divin. Le crocodile qui remue dans la vase, d'où sort une végétation luxuriante, est un symbole de fécondité.<sup>22</sup> Par sa position intermédiaire entre les éléments terre et eau, il synthétise des contradictions fondamentales. Or, ces particularités décrites par le bestiaire légendaire, correspondent sous plusieurs aspects à l'image de Hugo, telle qu'elle s'esquisse dans la Correspondance de Flaubert. Maître des mystères de la vie et de la mort, le crocodile est le grand initiateur, le symbole des connaissances occultes (pensons à la pratique des tables tournantes, introduite par Delphine de Girardin dans la maison de Jersey); il incarne la lumière alternativement éclipsée et foudroyante<sup>23</sup> (thème récurrent dans la poésie, les peintures et les dessins de Hugo). Dans la Bible, le crocodile, sous le nom du Léviathan, est décrit comme l'un des monstres du chaos primitif (Job, 40, 25; 41, 26). Par ce trait, l'alligator peut être rapproché d'une autre image de Hugo, celle du Kabyre, divinité chtonienne qui apparaît également dans la Correspondance de Flaubert. Selon la mythologie phénicienne, les „Cabires ou Pataques, dieux gardiens ou protecteurs” sont des forces élémentaires:<sup>24</sup> le père et le premier des Cabires était SYDYK, le principe du feu. Les Cabires, rapprochés des Dioscures et censés protéger les navigateurs, sont aussi en rapport avec l'eau.<sup>25</sup> Mais ils sont caractérisés avant tout comme les détenteurs d'un secret impénétrable: ils symbolisent le mystère incommunicable de l'énergie divine, les pouvoirs inconnus de l'esprit, une force ineffable et incalculable.<sup>26</sup> C'est ainsi qu'ils apparaissent d'ailleurs dans l'une des scènes de

---

<sup>22</sup> Cf. Jean Chevalier – Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles: mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Laffont, Jupiter, „Bouquins”, 1982, éd. revue et augmentée, p. 315.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>24</sup> F. Creuzer – J.-D. Guigniaut, *Religions de l'Antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, Paris, Treuttel et Würtz (J.-J. Kossbühl et Firmin-Didot frères), II/1, 1829, pp. 241–242.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>26</sup> Cf. J. Chevalier – A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles...*, éd. cit., p. 153.

*Salammbô*, où Hamilcar, dans une salle souterraine de son palais, contemple sa collection de pierres précieuses:

„Les feux des pierres et les flammes de la lampe se miraient dans les grands boucliers d’or. Hamilcar, debout, souriait, les bras croisés; – et il se délectait moins dans le spectacle que dans la conscience de ses richesses. Elles étaient inaccessibles, inépuisables, infinies. Ses aïeux, dormant sous ses pas, envoyaient à son cœur quelque chose de leur éternité. Il se sentait tout près des génies souterrains. C’était comme la joie d’un Kabyre; et les grands rayons lumineux frappant son visage lui semblaient l’extrémité d’un invisible réseau, qui, à travers des abîmes, l’attachaient au centre du monde.”<sup>27</sup>

#### SPLendeur ET CRÉPUSCULE DES DIEUX

Flaubert est en train de travailler à son roman carthaginois lorsque Hugo publie les deux premiers volumes de sa *Légende des siècles* (*Histoire, Les Petites Épopées*).<sup>28</sup> Flaubert en est ébloui. „Il est désespérant d’écrire après un pareil homme”,<sup>29</sup> dit-il. „Quel immense bonhomme! on n’a jamais fait de vers comme ceux des *Lions!*”<sup>30</sup> Son admiration pour la nouvelle œuvre du poète se manifeste dans une série de lettres de cette période. „J’ai des soleils qui me tournent devant les yeux et des rugissements dans les oreilles. Quel homme!”, écrit-il à Madame Jules Sandeau.<sup>31</sup> Deux mois plus tard, dans un état d’âme qu’il qualifie de „lugubre” (il se croit influencé par Moloch dont il décrit le sanctuaire), il exprime aussi sa résignation concernant le succès de la *Légende des siècles* auprès du grand public:

„Quel Kabyre, quel colosse que ce père Hugo.  
Mais tout cela doit plaire très peu au bon public. Tant qu’on ne le prend pas par un vice, il vous échappe, ce bon public. Plus nous irons, et plus le talent se séparera de lui.”<sup>32</sup>

Les lettres datant des années 1861–1862 nous apprennent que Flaubert pense à ajourner l’impression de son roman carthaginois à cause de la

<sup>27</sup> *Salammbô*, chapitre VII, in *Œuvres complètes de Flaubert*, édition établie par Jean Bruneau et Bernard Masson, Paris, Seuil, tome 1, p. 738.

<sup>28</sup> 2 vol. in 8°, Paris, Hetzel et Lévy, 1859.

<sup>29</sup> Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, Croisset, 8 octobre 1859, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 3, p. 46.

<sup>30</sup> Lettre à Jules Duplan, Croisset, vers le 1<sup>er</sup> octobre 1859, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 42.

<sup>31</sup> Lettre du 30 septembre / 1<sup>er</sup> octobre 1859, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 42.

<sup>32</sup> Lettre à Mme Jules Sandeau, Croisset, jeudi, 24 novembre 1859, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 58.

publication prochaine du nouveau roman de Hugo,<sup>33</sup> „résolu à attendre, dit-il, que la première flambée des *Misérables* se soit éteinte”:<sup>34</sup>

„Il y a des gens devant lesquels on doit s’incliner et leur dire: „Après vous, monsieur. Victor Hugo est de ceux-là.”<sup>35</sup>

Or, la publication des *Misérables* lui causera une déception profonde. Comme si le roman condensait tout ce que Flaubert n’aime pas en Hugo. En public, il ne parlera jamais de son indignation („il n’est pas permis d’en dire du mal. On a l’air d’un mouchard”,<sup>36</sup> dit-il), mais dans des lettres adressées à ses proches, il se permet d’éclater:

„Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C’est une façon de flatter le populaire. Hugo a des attentions et des prévenances pour tout le monde. [...] Que la vérité s’arrange ensuite, tant pis. Où y a-t-il des prostituées comme Fantine, des forçats comme Valjean et des hommes politiques comme les stupides cocos de l’A, B, C? Pas une fois on ne les voit *souffrir*, dans le fond de leur âme. Ce sont des mannequins, des bonshommes en sucre, à commencer par Mgr Bienvenu. Par rage socialiste, Hugo a calomnié l’Église comme il a calomnié la misère. Où est l’évêque qui demande la bénédiction d’un conventionnel? Où est la fabrique où l’on met à la porte une fille pour avoir eu un enfant, etc.? [...] Ce livre est fait pour la crapule catholico-socialiste, pour toute la vermine philosophico-évangélique. Quel joli caractère que celui de M. Marius vivant 3 jours sur une côtelette. Et que celui de M. Enjolras qui n’a donné que deux baisers dans sa vie, pauvre garçon! Quant à leurs discours, ils parlent très bien, mais tous *de même*. [...] – Des explications énormes données sur des choses en dehors du sujet, et rien sur celles qui sont indispensables au sujet. [...] Décidément ce livre, malgré les beaux morceaux, et ils sont rares, est en-

<sup>33</sup> Lettre à Edmond et Jules de Goncourt, Croisset, mardi matin, 26 novembre 1861, *op. cit.*, tome 3, p. 185. Cf. lettre à Ernest Feydeau, Croisset, 2 (?) janvier 1862, *op. cit.*, tome 3, p. 194. Il réfléchit de la même façon au moment où il se prépare à publier sa *Tentation de saint Antoine*, cette œuvre de toute une vie. La *Tentation* ne peut paraître qu’après le nouveau roman de Victor Hugo: „Mais comme le père Hugo va faire paraître d’ici à un mois un roman en trois volumes intitulé *Quatre-vingt-treize*, il nous faudra attendre pour paraître que ce livre-là ait produit son effet. – On va néanmoins l’imprimer tout de suite.” (Lettre à sa nièce Caroline, Paris, lundi soir, 15 décembre 1873, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 4, p. 755). Cf. lettre à Edma Roger des Genettes, Paris, 12 décembre 1873, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 754.

<sup>34</sup> Lettre à Jules Duplan, Croisset, 2 janvier 1862, *op. cit.*, tome 3, p. 193.

<sup>35</sup> Lettre à Mlle Leroyer de Chantepic, Croisset, 18 janvier 1862, *Corr.*, éd. cit., tome 3, pp. 197–198.

<sup>36</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes, Croisset, juillet? 1862, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 235.

fantin. L'observation est une qualité seconde en littérature, mais il n'est pas permis de peindre si faussement la société, quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens. [...] Il est vrai que le père Hugo méprise la science. Et il le prouve. [...] La postérité ne lui pardonnera pas, à celui-là, d'avoir voulu être un penseur, malgré sa nature. [...] Voilà mon opinion [...]. Je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique. Mais je trouve, intérieurement, que les dieux vieillissent."<sup>37</sup>

À propos de la préface de Hugo à *Paris-guide*, Flaubert remarque que la philosophie de l'auteur lui „semble toujours vague”.<sup>38</sup> Son jugement sur *L'Année terrible* parue en 1872 résume bien son rapport ambivalent à l'œuvre de Hugo,<sup>39</sup> mais témoigne aussi d'une affection profonde pour la figure majestueuse du poète qui, dans ce passage, sera comparé au lion:

„Oui, j'ai lu *L'Année terrible*.<sup>40</sup> Il y a du très beau. Mais je n'éprouve pas le besoin de la relire. – La *densité* manque. N'importe! quelle mâchoire il vous a encore, ce vieux lion-là. – Il sait haïr, ce qui est une vertu, laquelle manque à mon amie George Sand. – Mais quel dommage qu'il n'ait pas un discernement plus fin de la vérité! Vous ai-je dit que je l'avais vu cet hiver, plusieurs fois, et que j'ai même dîné chez lui. – Je l'ai trouvé un bonhomme simplement exquis. – Et pas du tout comme on se le figure, bien entendu.”<sup>41</sup>

Au cours des dernières années de Flaubert, Hugo sera évoqué sur ce ton chaleureux: bonhomme charmant à l'opposé de „sa cour”<sup>42</sup> ou sa „galerie

<sup>37</sup> Lettre citée, *Corr.*, éd. cit., tome 3, pp. 235–237.

<sup>38</sup> Lettre à George Sand, Croisset, mercredi soir, 12 juin 1867, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 653. (*Paris-guide*, par les principaux écrivains et artistes de la France, 1<sup>er</sup> partie: „La Science, l'Art”, annoncé dans la *Bibliographie de la France*, le 8 juin 1867).

<sup>39</sup> Même appréciation plutôt réticente à propos du *Quatre-vingt-treize*: „Le *Quatre-vingt-treize* du père Hugo me paraît au-dessus de ses derniers romans; j'aime beaucoup la moitié du premier volume, la marche dans le bois, le débarquement du marquis, et le massacre de la Saint-Barthélemy, ainsi que tous les paysages; mais quels bonshommes en pain d'épice que ses bonshommes! Tous parlent comme des acteurs. Le don de faire des êtres humains manque à ce génie. S'il avait eu ce don-là, Hugo aurait dépassé Shakespeare.” (Lettre à Edma Roger des Genettes, Paris, vendredi soir, 1<sup>er</sup> mai, 1874, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 793). D'un autre côté, il „admire absolument le discours du père Hugo au centenaire de Voltaire. C'est un des grands morceaux d'éloquence qui existent, tout bonnement.” (Lettre à Mme Roger des Genettes, Croisset, mardi soir, 9 juillet 1878, *Corr.*, Conard, tome VIII, p. 127).

<sup>40</sup> Poème de Victor Hugo sur les événements de 1870–1871, paru en 1872.

<sup>41</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes, Croisset, 15 mai 1872, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 526.

<sup>42</sup> Lettre à George Sand, Paris, jeudi 16 décembre 1875, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 997.

politique<sup>43</sup> insupportable; figure touchante même dans ses jugements erronés.<sup>44</sup> De son côté, Hugo soutient Flaubert à plusieurs reprises: il l'aide à chercher un théâtre pour faire jouer sa féerie (*Le château des Cœurs*), il intervient auprès de Jules Ferry pour que le romancier, dont la situation financière s'est considérablement ébranlée, puisse avoir une place de „conservateur hors cadre”<sup>45</sup> à la bibliothèque Mazarine; ils organisent ensemble un comité pour la construction d'un monument à George Sand.

Pendant cette dernière décennie, qui est l'une des plus sombres dans la vie de Flaubert, les images de Victor Hugo s'enrichissent de deux éléments. Le premier apparaît dans une lettre de 1871. *Le Nouvelliste de Rouen* publie une attaque injuste et disproportionnée contre Hugo:<sup>46</sup> Flaubert, scandalisé, adresse une lettre véhémement à Charles Lapierre, directeur du quotidien. L'auteur de l'article, choqué par la prise de position de Hugo à propos de la Commune, le traite de „pitre poète, tour à tour chantre de la monarchie, du bonapartisme et de la République”.<sup>47</sup> Flaubert est écœuré par des articles qui, dépassant toute mesure, osent calomnier le poète, et cherchent à dénigrer son talent et la valeur de son œuvre. Et pourtant, il est loin de partager les idées politiques de Hugo. À la fin de sa lettre „confidentielle” à Lapierre, il remarque:

„comme vieux romantique, j'ai été ce matin exaspéré par votre journal. La sottise du père Hugo me fait bien assez de peine sans qu'on l'insulte dans son génie. Quand nos maîtres s'avilissent, il faut faire comme les enfants de Noé, voiler leur turpitude.”<sup>48</sup>

La figure de Noé réapparaît au moment où Flaubert, suffoquant dans un climat politique qu'il trouve sans remède, se sent au bord d'une catastrophe inévitable:

<sup>43</sup> Lettre à George Sand, Croisset, mardi 26 mai 1874, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 800. Cf. „Il n'y a guère qu'avec V. Hugo que je peux causer de ce qui m'intéresse. Avant-hier, il m'a cité par cœur du Boileau et du Tacite. Cela m'a fait l'effet d'un cadeau, tant la chose est rare. D'ailleurs, les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui, c'est un homme adorable.” (à la même, Paris, mercredi 2 décembre 1874, *op. cit.*, p. 894).

<sup>44</sup> „Vous n'imaginez pas les *inepties* dites par ce grand homme sur le compte de Goethe, dans l'avant-dernière visite que je lui ai faite. Je suis sortie de chez lui scandalisé, *malade!*” (Lettre à Edma Roger des Genettes, Paris, jeudi 15 (?) avril 1875, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 920).

<sup>45</sup> Lettre à sa nièce Caroline, Samedi 2 heures, 22 février 1879, *Corr.*, Conard, tome VIII, p. 216. Cf. lettre à la même, Paris, dimanche matin, 15 juin 1879, *Corr.*, Conard, tome VIII, p. 273.

<sup>46</sup> Croisset, 27 mai 1871, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 4, pp. 325–327.

<sup>47</sup> Voir le passage cité par Jean Bruneau (note n° 1 pour la page 326), in *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 4, p. 1210.

<sup>48</sup> Lettre citée à Charles Lapierre, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 327.

„Ô France! Bien que ce soit notre pays, c'est un triste pays, avouons-le! Je me sens submergé par le flot de bêtise qui la couvre, par l'inondation de crétinisme sous laquelle peu à peu elle disparaît. Et j'éprouve la terreur qu'avaient les contemporains de Noé, quand ils voyaient la mer monter toujours. Les plus grands bénisseurs, tel que le père Hugo, commencent eux-mêmes à douter. – Je voudrais disparaître de ce monde pendant 500 ans, puis revenir pour voir „comment ça se passe”.<sup>49</sup>

La dernière image est celle du burgrave, évoquée en 1877:

„Le père Hugo, dans huit jours, va faire paraître deux volumes de la *Légende des Siècles*. Ce vieux burgrave est plus jeune et plus charmant que jamais.”<sup>50</sup>

Vieillard sublime et sans âge, toujours prêt à se rajeunir, burgrave chargé de défendre une forteresse, les dernières images de Hugo rejoignent celles évoquées dans les années 1850. Symbole de fécondité, Kabyre protecteur, figure paternelle survivant au déluge, promoteur d'une nouvelle époque et d'une nouvelle génération humaine, Hugo apporte de la lumière et de la sérénité dans un tableau teinté de noir, même si Flaubert est incapable de se reconforter à la même source et de partager son optimisme.

---

<sup>49</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes, Croisset, mercredi soir, 17 juin 1874, *Corr.* Gallimard, Pléiade, tome 4, p. 814.

<sup>50</sup> Lettre à Mme Roger des Genettes, Paris, 15 février 1877, *Corr.*, Conard, tome VIII, p. 16.

